Recueil des textes
des ateliers d'écriture
de décembre 2017 à février 2018

Vive le vent !

Propositions de décembre

Nombreux nous étions ce mercredi. Mais dehors, décembre nous avait refroidis et nous étions bien, serrés au chaud 11 rue Hermel.

Pour se mettre en forme nous avons composé des haïkus. Le Haïku de décembre, ou de Noël. Donc, nécessaire allusion à la saison…

L'identité du Père Noël enfin révélée ! Nous avons tous été enfants et connaissons ce personnage entraperçu en décembre. Barbe blanche, manteau rouge, il habite au Pôle Nord certes, mais que fait-il les autres mois de l'année ? Une autre identité ? Une autre profession ? Dites-nous. Burlesque, décalé tout est possible.

Deux propositions au choix :

a) *Ecrire à partir d'un des tableaux qui nous entourent. Vous pourriez être une personne qui regarde dans une galerie de peinture, ou bien ce tableau illustre votre histoire, ou bien les couleurs…*

b) *Lettre du Père Noël (plainte, remerciement, demande, réclamation…) mais à un destinataire précis (enfant, parents, maire de Paris, psychanalyste…).*

Danièle Tournié

HAÏKUS

Avec la neige
L'enfant tout émerveillé
A fait un bonhomme

Froid, vif, est le vent
Arbres couverts de givre
Grelottent dans l'air

Au ciel bleu acier
En vain cherche le regard
Un flocon de neige

Véronique A

Nuit froide d'hiver
Enveloppe la campagne
Crépitent les bûches

Catherine

Neige en bonhomme
Gouttes d'eau qui grelottent
Forêt silencieuse

Geneviève

JE SUIS LE PERE NOËL

Guerre des genres

Je suis le Père Noël qui déambule Boulevard Haussmann à Paris, tous les samedis de décembre depuis 18 ans. Mon nom est NABUCODONOSOR, j'habite au 18 rue Francoeur dans le 18 è arrondissement et dès janvier, ouf, je me retrouve enfin moi-même.

Je range mes habits dans une valise rouge, j'enfile une robe noire courte et des bottes noires, et dès le lundi, je reprends mon travail, mon travail de postière, 18 rue Duc, dans le 18è arrondissement, à trier le courrier, affranchir les lettres, à entendre les clients se plaindre, à porter des colis.

Voilà, le mois de décembre, c'est ma période de congés, un moment dans l'année où je ressens un fort besoin de reconnaissance, de notoriété, de chaleur humaine, j'ai besoin d'être célèbre en somme.

Parfois, je voudrais oser être Mère Noëlle, comment m'habillerais-je ? Je n'ai pas de réponse.

Alors j'endosse un costume masculin un mois par an, et les onze autres mois, je suis … « NABUCODONOSORE » avec un « e ».

Chantal

Madame Letul, service d'aide sociale Paris XVIII

Chère Madame,

Je m'appelle Robert Lecachet dit « Cache-nez » et, comme c'est écrit sur le modèle de lettre que m'a filé Amar, je sollicite de votre bienveillance une aide. Rassurez-vous, c'est pas du pognon que je veux. Avec mon RSA je me débrouille, j'ai pas de môme, pas de femme, pas de piaule, rien que ma pomme à nourrir et pas trop porté sur la bibine. Non, ce qui me conduit à cette requête, comme c'est écrit sur le modèle de lettre que m'a filé Amar, c'est que je me les gèle depuis la fin des fêtes. Je m'explique : comme tous les ans, le 1er décembre, le Franprix de la rue Ordener me loue un habit de Père Noël et, au chaud dans ma robe longue, entre les rayons de la confiserie et des produits d'entretien, assis sur un tabouret, je distribue des bonbons aux gosses du coin et parfois on me tire le portrait. C'est bonnard jusqu'au 25. J'ai tellement de chaleur en moi que, le soir, dans le renfoncement du magasin de chaussures de la rue Caulaincourt, je me la coule douce dans mon duvet, sur mon carton, avec une Liebig réchauffée par Youssef, mon pote du Café du Métro. Mais ça dure pas ce bonheur, et Franprix reprend ses fringues vite fait le 26 au matin. Alors, chère Madame, pouvez-vous, avec votre grande gentillesse comme me souffle Amar, me trouver dans les réserves de la mairie un costume de Père Noël usagé, mais avec sa fourrure qui tient chaud, parce que j'en ai ma claque de claquer des ratiches, comme dit Amar. Allez, Madame Letul, faites un bon geste pas cher, ça m'évitera de finir tubard.

Avec mes respects.

Robert

Véronique C.

Les effets de la mondialisation

Alors que je n'étais qu'une enfant, on disait que le père Noel venait du Grand Nord. Selon les dires, Il n'apparaissait qu'une seule fois par an, la nuit du 24 décembre exactement. Sa luge, débordant de cadeaux, était tirée par des rennes. Incroyable cette histoire, d'autant qu'à cette époque, personne n'allait vérifier dans ces contrées inconnues et glaciales.

Alors, dans son village isolé, à l'abri des regards, il était fort occupé notre bonhomme. Il passait l'année à confectionner petits trains, poussettes et autre objets en bois de sapin ou de bouleau, aidé en cela par la mère Noel qui n'arrêtait pas de tricoter et coudre poupées, peluches et petits animaux en tout genre.

Ce couple besogneux n'avait qu'une idée en tête, faire plaisir à tous les enfants.

Mais les enfants se comptent aujourd'hui par milliers. Ils sont devenus avides de cadeaux et de friandises.

C'est alors que notre père Noel fut contraint à de lourds investissements dans tous les pays du monde, délaissant ainsi son village qui fut très vite happé par les touristes.

On construisit de vastes hangars de stockage, d'immenses points de vente à la sortie des villes puis avions, cargos et camions se sont mis à sillonner la planète afin de satisfaire ces appétits insatiables.

Quant à la mère Noel, fatiguée, elle a rejoint, dit-on, le troupeau de rennes tout là-haut, dans la toundra sibérienne et vit paisiblement dans sa communauté de Nenets.

Catherine

LETTRE DU PERE NOËL

Lettre à petit Louis

Rovaniemi, 25 décembre 2017

Petit Louis,

Ta lettre m'est parvenue bien tardivement. Victime du phénomène de mode, la plupart des jouets de ta liste étaient en rupture de stock.

J'espère que tu n'as pas été trop déçu par les cadeaux que j'ai déposés au pied du sapin cette nuit.

J'ai retrouvé les jouets de mon enfance, un temps que tu n'as pas connu… sans électronique, sans tablette, bref des jouets traditionnels en bois, mécanos, trains électriques et l'incontournable mallette aux 3600 jeux de société – nain jaune, oie, dames, petits chevaux… –

Rappelle-toi, Petit Louis, l'an prochain, n'oublie pas de m'écrire plus tôt… à moins que les jouets « surprise » de ce Noël ne t'aient ravi.

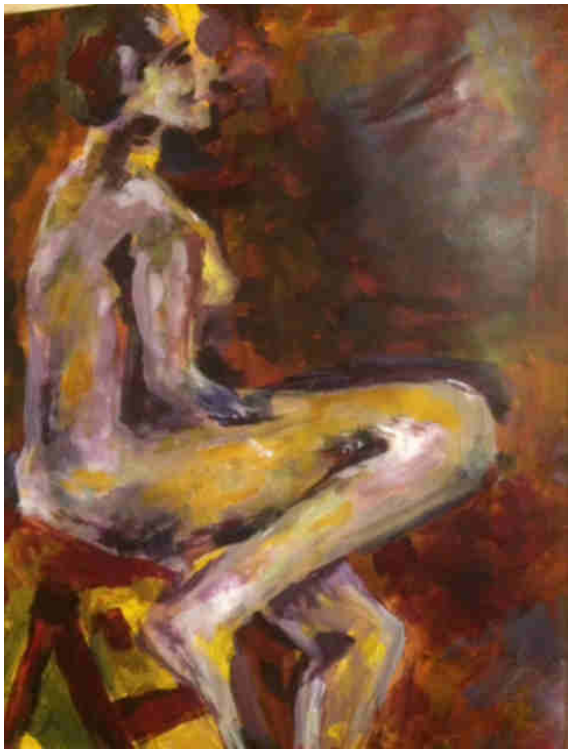
Je t'embrasse.

Papa Noël, ses lutins et ses rennes

a.k.a. Geneviève

TABLEAUX D'UNE EXPOSITION

Double regard



« Nu »

Daniel Château

Si j'avais su, Monsieur le peintre, je n'aurais pas accepté de poser pour vous. Tant qu'à me peindre de façon figurative, j'aurais souhaité être plus représentative. Vous me dites que ce n'est pas votre faute si je me trouve laide ; soyez sérieux, Monsieur le peintre, vous m'avez représentée avec une mandibule de tête de mort, un petit buste d'où émerge un sein trop pointu, des cuisses démesurées, le tout d'une couleur de cadavre de salle de dissection. Je regrette les heures de pose astreignantes dans votre atelier, j'aurais pu les occuper différemment.

Vous me dites que vous ne m'avez pas forcée, encore heureux !
Sachez toutefois, Monsieur le peintre, que je vous pardonne cette toile.

D'une part, mon nom n'y figure pas, d'autre part, vous l'avez peinte par amour pour immortaliser la femme de votre vie : moi.

Dans l'intimité, vous louez mon abondante chevelure, mon sourire éclatant, mon port de tête et de buste, mes seins fermes, mes longues cuisses fuselées. Vous n'avez cessé, durant ces longues séances en tête-à-tête de confier à votre toile, à larges coups de pinceau, votre amour, votre admiration pour mon corps tel que vous le voyez. Dans vos yeux, où j'ai capté le reflet de votre tableau, je me suis reconnue et, au final, aimée.

Merci, Monsieur le peintre, je vous aime aussi.

Véronique A.

Bleu

Je regarde le tableau n° 2, tableau de l'Exposition de la Galerie Compostelle dans le 18è arrondissement de Paris. Il y a du monde ce soir au vernissage, amis, personnalités, on se bouscule, et parmi toutes les œuvres présentées, c'est vers celle-là que se porte mon regard.

Quelle œuvre ! Pourquoi ce bleu ? Un pont bleu, même sur les routes de Compostelle, cela est-il possible ? Et l'eau bleue ciel, blanche, étrange… un bateau rouge sur l'eau, une signature rouge qui flotte… étrange. Les arbres rouges et bleus m'interpellent, on dirait que leurs troncs forment un bouquet.

Finalement, c'est une Tour Eiffel que je vois maintenant, en me reculant un peu : elle enjamberait la Seine, pourquoi pas, et les couleurs bleu-blanc-rouge visualisent bien la France.

Mon esprit s'égare, revenons à la réalité, pas possible dans ce paysage de ne pas voir de couleur verte, pas possible.

Et puis, je ferme les yeux un instant, je les rouvre et je revois le pont bleu.

J'aime cette couleur, elle me calme et les troncs des arbres tout courbatus et courbés me font un clin d'œil.

Je l'appellerai, ce tableau, la Tour Eiffel plutôt que le Pont Bleu.

Chantal

Vu de la fenêtre

La rue principale du quartier n'est pas très longue mais relativement large par rapport à certaines.

Dès 6/7heures du matin le ramassage des déchets sonne le top départ de l'animation qui dure jusqu'à la fermeture de la supérette. Tout en haut, au carrefour, l'odeur et autres viennoiseries préparées avec amour par le boulanger attirent les piétons. En face pour compléter cet encas le cafetier sert le petit noir du matin sensé donner à tous le tonus nécessaire afin d'accomplir le labeur journalier. Un peu avant midi certains habitués du quartier se retrouvent pour siroter l'apéro et, avant de se séparer refont, sur le trottoir, chacun à sa manière le monde……

L'heure du déjeuner est relativement calme. Il est vrai que la pause de midi est courte pour les travailleurs. Heureusement les retraités, l'après- midi prennent possession du café soit pour une belotte où une coinche animant ainsi le haut de la rue car dès qu'il fait beau les fenêtres sont ouvertes. Les parties sont vivantes et les passants peuvent presque suivre le jeu. : - Mais, enfin, pourquoi tu n'as pas joué un trèfle ou un carreau, je t'avais pourtant fait une annonce. Tu n'as pas fait attention…... -Eh bé je ne l'ai pas vu passer ta carte

Au moment de Roland Garros, un joueur toujours vêtu de sa tenue de sport, une raquette à la main, arpente la rue d'un côté, de l'autre, faisant de grands gestes comme les professionnels. Il ne parle pas, ni ne sourit même quand des promeneurs l'applaudissent. Au bout d'une heure il s'esquive, où ? Personne ne le sait. Il semble imperméable à tout, pourtant depuis une dizaine d'année il n'a jamais manqué cet évènement

Il y a un gamin qui vient jouer au cerceau, uniquement au mois de mars, « pour faire venir le soleil' » nous dit-il d'un air malicieux. Les enfants à la sortie de l'école font entendre leurs rires joyeux en s'interpellant. N'oublions pas tous les passants qui vont, viennent d'un pas pressé quelle que soit l'heure. Ils marchent vite, les yeux fixés au loin, rien ne semble compter hors leur destination. Où peuvent-ils aller si vite sans apercevoir le Monsieur âgé qui prend un peu de soleil dans son chariot. Ainsi va la vie….

Maguy

EN REGARDANT LA PLUIE

- Compter les gouttes d'eau,
- Voir toutes les perles d'eau aux couleurs magnifiques
- Calculer combien de baignoires seraient remplies par la pluie ?
- Appeler la météo pour savoir si le niveau est différent de l'an passé
- Imaginer tous les fleuves et rivières et petits rus entrer en conciliabules avec gaieté et émotion, car tous se retrouvent pour une grande farandole.
- Chuchotement ou chuintement, et en ce qui concerne les cascades ?
- Grondement enragé des fleuves

En effet, un grand concours a lieu entre tous ces éléments qui revêtent soit une couleur marron et un caractère courroucé pour les fleuves, soit un bleuté cristallin et de la sérénité pour les rivières

C'est le grand pèlerinage pour aboutir à la mer qui les fête en faisant danser ses vagues avec son ami le vent.

… Au fait, un arc-en-ciel apparaît, frictionne mon ennui et le soleil rit de nouveau.

Emma

Propositions de janvier

Proposition 1 : « Un mot et un seul »,
D'où vous vient-il, quelle est son histoire ?

Vous avez peut-être collectionné les mots, comme Marcel Pagnol, dans son calepin d'enfance, consigna "manivelle" et "anticonstitutionnellement" :

> *Ce que j'écoutais, ce que je guettais, c'était les mots : car j'avais la passion des mots ; en secret, sur un petit carnet, j'en faisais une collection, comme d'autres font pour les timbres.*
>
> *J'adorais grenade, fumée, bourru, vermoulu et surtout manivelle: et je me les répétais souvent, quand j'étais seul, pour le plaisir de les entendre.*
>
> *Or, dans les discours de l'oncle, il y en avait de tout nouveaux, et qui étaient délicieux :damasquiné, florilège, filigrane, ou grandioses : archiépiscopal, plénipotentiaire . Mon père et mon oncle, encourageaient cette manie, qui leur paraissait de bon augure : si bien qu'un jour, et sans que ce mot se trouvât dans une conversation (il en eût été le premier surpris), ils me donnèrent anticonstitutionnellement en me révélant que c'était le mot le plus long de la langue française. Il fallut me l'écrire sur la note de l'épicier que j'avais gardée*

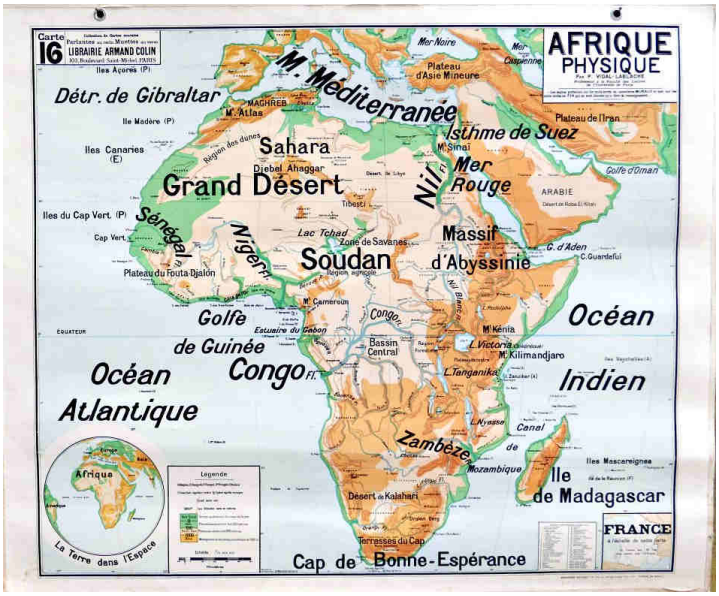
Quand, dans quelles conditions l'avez-vous rencontré ? Rencontre banale ou foudroyante ? Le mot s'aventure dans le monde. Un mot, un seul… L'exercice peut sembler cruel. Jouez le jeu.

Proposition 2 : « La solitude »
Thème à traiter comme on peut, on veut… aimée, effrayante… une amie ? Sur le chemin ? humour, essai ou anecdote bienvenus.

Danièle Tournié

UN MOT, ET UN SEUL

A LA RECHERCHE DU MOT DISPARU



C'était à l'école primaire. Je me souviens encore de ces grandes cartes de géographie qui dessinaient les contours d'un monde inconnu pour nous. Nos lisières à nous les petits, s'arrêtaient en gros à l'étang des Chênes et à la ferme de l'Epinière.

Dans notre classe, Il y en avait une de ces cartes, là près de la fenêtre, pleine de couleurs. Le maître nous disait que c'était l'Afrique. Pour sûr c'était écrit dessus.

Mon regard s'attardait toujours sur cette carte et j'y lisais des mots qui sortaient de l'ordinaire, je me les répétais à haute voix, ils sonnaient, ils chantaient l'exotisme.

Il y avait par exemple, Afrique Occidentale française, Afrique Equatoriale française ; ceux-là étaient bizarres, incompréhensibles mais il y avait aussi, là dans le jaune : Tombouctou. On disait que c'était le désert. Du sable, un point c'est tout. Le Sahara quoi. Les voisins n'aimaient pas en parler du Sahara. Leur fils faisait la guerre au Sahara.

Et puis, plus bas, je lisais Oubangui Chari, ça résonnait tel un immense fleuve assourdissant. Sur la droite, lovée dans un creux, dans le bleu, je trébuchais sur ce mot rare et précieux qui commençait par un Z : Zanzibar. Je m'imaginais alors tous les contes possibles avec des princesses et des princes juchés sur des éléphants qui transpiraient l'or et ça sentait bon les parfums et les épices.

Et plus bas, en descendant sur la droite, dans le bleu, c'était comme un rectangle de couleur marron et vert. Mon doigt s'arrêtait sur un mot en gras : **Tananarive**. Des consonnes, des voyelles à l'infini qui retentissaient. C'était un mot net et précis. Mon imagination allait bon train : des arbres, des oiseaux, des fleurs, des lions, de la chaleur et puis ce bleu de la mer qui nous, les gosses nous faisaient tant rêver.

Bien des années plus tard, ce mot me revint à l'esprit. Un billet d'avion et me voilà plantée sur le tarmac de Tananarive par une belle journée de juillet.

Antananarivo était devenue malgache et se laissait appeler Tana par les intimes, un prénom agréable mais bien ordinaire.

Alors Tana c'était donc ça : une ville juchée sur de hauts plateaux de latérite rouge, loin de la mer. La végétation y avait peu à peu disparu laissant place à des quartiers de tôles rouillées qui suintaient l'humidité et la misère. On y voyait des hommes, des femmes sveltes, aux visages émaciés, tout en couleur. Un pays à l'opposé du mien.

Le soir venu, je m'assoupis dans une chambre d'hôtel réservée aux touristes, puis au petit matin, je partis à la recherche de ce qui avait bien pu alimenter mes rêves d'enfant.

Catherine

Rencontres

La première fois que j'ai rencontré un marcassin c'est dans un livre de lecture touffu comme un sous-bois, une histoire pleine de mots, de phrases à décortiquer, une lecture à préparer pour le lendemain. Ce devait être l'époque des classes élémentaires. C'est ma mère qui me l'a présenté. Moi je ne savais pas son existence, elle si, elle disait le sanglier est un cochon sauvage, velu, fort, très fort et très sauvage, son enfant on l'appelle marcassin, il est fragile, son pelage est rayé et il ne connaît pas la forêt alors sa mère lui apprend. Habituellement le lien entre parents et descendance est plus évident : il y a cochon et cochonnet, poule poussin, chat chaton… mais l'enfant sanglier a un nom singulier : marcassin.

Et puis il y eut celluloïd. Un barbare, un issu de la science-fiction. Ma mère m'a dit matière, matériau nouveau, pratique, léger, comme les balles de ping-pong. Un peu trop original à mon gout avec son ï, heureusement j'avais Jojo mon poupon en celluloïd rose bronzé, souriant, bras toujours tendus vers moi, toujours impeccablement peigné et qui plus tard traverserait mille aventures dans mes bras. Jojo mon bébé poupon était en celluloïd, il fallait l'accepter.

Au cours du temps, d'autres encore s'approcheront, des mots inconnus que je découvrirai au détour d'une phrase et que je répéterai, ferai rouler dans la bouche pour en saisir le son et le sens nouveau.

Danièle T

Bibliothèque

Je ne suis pas allée à Byblos.

Le chauffeur s'est arrêté aux portes de la ville en me disant : il n'y a rien à voir à Byblos. Puis il a fait demi-tour.

Je ne peux rien dire car il est maitre de sa voiture et de notre sécurité.

Mais …Byblos, un nom chargé de parchemins, de papyrus, de stylets, de calames, de roseaux et de plumes. Comment pourrait-il n'y avoir rien à voir ?

Où serait donc l'immense bibliothèque qui s'élève si haut dans le ciel que la cime se perd dans les nuages ? D'où viendraient les livres, la bible, les scribes si ce n'est de Byblos ?

Sans Byblos, connaitrions-nous les hiéroglyphes, l'écriture ou les langues du Levant ?

Ce chauffeur est un imbécile, il n'y connait rien. Pas la peine d'être né ici pour ne pas connaitre les trésors de Byblos. Mais il ne m'écoutera pas, il m'emmènera ailleurs visiter un monastère perdu dans la montagne ou des ruines romaines comme il y en a tant, il m'interdira de pénétrer dans le temple de l'écriture, à l'origine des mathématiques, des sciences et des dieux.

Byblos, un livre jamais lu.

Martine

Ephéméride

J'aime le mot « éphéméride ». Non seulement le mot, mais l'objet : ce bloc de feuilles minces accroché au mur de la cuisine, que l'on effeuille chaque matin pour découvrir en chiffres rouges et lettres noires sur fond blanc, la date du jour, le nom du saint à honorer, le quartier de lune, le dicton populaire ou le trait d'humour qui égayera discrètement la journée qui commence. Malgré son usage quotidien et familier, l'éphéméride reste chargée de mystère, avec son « ph » d'origine grecque conférant au temps qui passe ses lettres de noblesse philosophique… « Ephémère » comme la fleur des champs ou l'insecte qui naît le matin et qui meurt le soir, invitation quotidienne à cueillir le jour qui passe. « Ephéméride » : mot sibyllin prêtant à l'équivoque, féminin quand on le croirait volontiers masculin. Mot chargé d'humour aussi et d'ironie cruelle car la belle ne dit-elle pas chaque matin en se mirant dans son miroir : « Oh, Temps : défais mes rides ! ». Un calembour bien digne de figurer dans une éphéméride !

Michel

Qui sait ?

Daguerréotype. Pourquoi ce mot me vient-il à l'esprit ? Je l'ignore, surtout que je ne sais même pas comment il s'écrit *exactement* ni ce qu'il signifie *exactement*. Je crois qu'il a un rapport avec les débuts du cinéma, mais rien n'est moins sûr. En tout cas, il sonne étrangement à mes oreilles.

Peut-être qu'au fond, il s'agit d'un type dont le prénom serait Daguerréo ou Daguerre ; chic type, ou sale type, l'histoire ne le dit pas. Aurait-il une dague à la ceinture ? Auquel cas, serait-elle pour faire la guerre, pour occire un chenapan ou pour sauver une dame en péril ? Un Zorro en quelque sorte.

Un jour, je vous le dis, le cinéma s'emparera de l'histoire de Daguerréo et tous les justiciers en herbe, fans de Superman ou Spiderman, se réjouiront de l'arrivée de ce nouveau héros.

Un jour, vous verrez, un type nommé Daguerre fera parler de lui !

** Le daguerréotype est un procédé photographique mis au point par Louis Daguerre (1787–1851). Il produit une image sans négatif sur une surface d'argent pur, polie comme un miroir, exposée directement à la lumière.*

Véronique A

Un mot de famille

Ma mère me reprenait souvent sur la prononciation, l'exactitude d'un mot. Pas question de l'écorcher d'une cédille, le scalper d'une syllabe. Pas question de parler de bosque pour boxe, de sampion pour champion, de accilent pour accident… Parler devenait périlleux par instant pour une fillette de cinq ans et je me mis à inventer mes mots. Mes mots à moi sans orthographe précise à la sonorité nouvelle, une sorte de langue étrangère que ma mère ne pouvait pas reprendre. D'abord étonnée, d'abord un peu désorientée, ma mère amusée et consciente de ma ruse pour me détourner de ses remarques, bonne joueuse elle cessa de mettre son nez dans mes phonèmes acrobatiques. De cette période il reste un mot qui a passé une génération : craqui que j'avais dit en voyant mon premier raisin. Un mot plein de pépins qui craquait sous les dents que tout le monde a adopté.

Véronique C

SOLITUDE

« Le bord de mer à Palavas » de Courbet

Quand je pense au mot solitude, j'ai toujours l'image de ce tableau de Courbet où un homme seul, face à la mer, agite son chapeau désespérément. Il est debout, vertical et la mer, calme, au loin horizontale. Telle la vie pour cet homme, sans relief, monotone, triste comme cette mer sur le tableau avec juste deux petites vaguelettes. Lui, l'homme est impuissant et tout petit devant ce vaste océan. Il essaie de donner un relief à son existence, mais vainement, il agite ce chapeau auquel il se raccroche et seul, on peut apercevoir un léger frémissement de l'eau. Ainsi, pour certains, la solitude est ce glissement dans ce silence profond où quelques bruits comme celles des vaguelettes parviennent à leur oreille.

Mais je peux me méprendre et cet homme au chapeau peut aussi dire bonjour à la solitude. C'est aussi, peut-être, son choix de vie profond. Il apprécie enfin ce moment où il peut se retrouver avec lui-même. Ne plus faire des compromis avec l'entourage, les amis, la famille, se forcer à aller à des dîners ou des soirées si longues. Il goûte au plaisir d'être là, les pieds bien ancrés sur le seul rocher de la plage, voir cette mer calme et ce ciel bleu. Il peut enfin rentrer dans lui-même et vivre en pleine conscience toute la richesse de son intérieur. Il a choisi sa solitude et goûte au bonheur de la vivre et d'avoir comme meilleur ami, lui-même.

Brigitte

Solitude en automne

Je pars de Paris le 1er octobre sur la Voie Turonensis, je marche seule sur le Chemin en direction de Tours, seule pour le plaisir d'être seule, pour « oser ».

Seule ? non, pas vraiment : les premiers jours, j'ai rencontré des marrons sur le sol, une noix égarée, des montagnes de betteraves, j' ai même apprécié leur goût sucré, collant, j'ai parlé à un escargot, j'ai chanté avec un oiseau, je me suis étirée en faisant craquer mes articulations comme les marronniers qui craquent à mon passage, j'ai entendu des avions vociférants et puis j'ai laissé le ciel m'envahir, m'envelopper, me baigner de sa lumière poudrée et tiède.

Seule, pas vraiment, hier, j'ai fait confiance en ma meilleure amie, l'attention ! J'étais au lieudit « Le Touchet », en plein champ, sur un chemin empierré et le topo me dit de marcher 4,6 km tout droit sous une ligne à haute tension, et à la patte d'oie, de laisser cette ligne, et là j'hésite, j'erre, je rage de tourner en rond, je poursuis avec « foi ». Et quand je vois au bout d'une heure une balise bleue et jaune, je l'embrasse spontanément, heureuse d'être reconnue en tant que marcheuse.

Seule avec ma peur des chiens ? La peur existait avant de partir, mais quand aujourd'hui, je me retrouve en direction des « Poêlées » avec un chien à mes trousses, et que je vois sur la porte de la ferme « Accueil pèlerin », j'ose sonner, le chien se calme, je n'ai plus peur.

Seule et perdue ? Crainte de faire des « mauvaises rencontres » ! La rencontre de ce fermier en rase campagne dans la bise glaciale me permet de parler et de demander ma route.

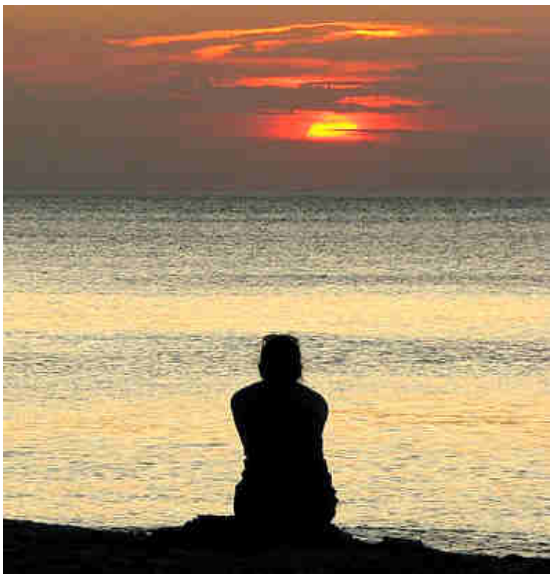
Seule, pour m'ennuyer, plutôt seule pour me « retrouver »

Un peu de publicité, vous vous souvenez de « Froid, moi, jamais »

Eh bien, maintenant, c'est : « Seule, moi, jamais »

Chantal

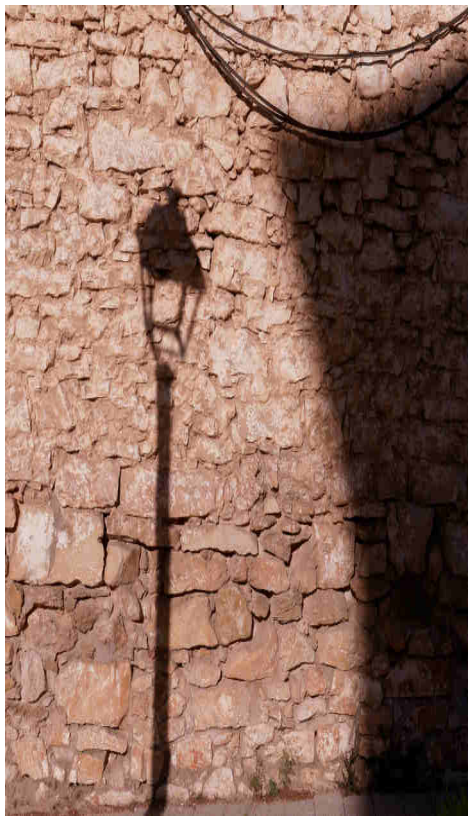
Solitude des uns, solitude des autres



Bulle d'oxygène dans le monde ou cri de terreur dans la foule,
Privilège du riche qui marche seul avec bonheur,
Et désarroi soudain au détour du chemin,
Plaisir d'un instant ou tristesse au long cours,
Un gouffre sous les pieds et la peur d'y tomber,
Ivresse de respirer seul un air qu'on ne partage avec personne,
Jouir d'être soi pour soi, ni pour lui ni pour elle,
Ni avec, ni pour, ni par, ni sans, seulement seul.

Martine

L'ombre du réverbère



Solitude. Le mot est joli. Il me plaît. Si je le décortique au lieu de me plonger dans l'émotion – agréable ou moins agréable – qu'il peut engendrer, je pars dans des rêves. J'entends le mot soliflore où une seule rose m'ouvre à un monde ensoleillé si elle est jaune, à un monde d'amour si elle est rouge, à un monde délaissé si elle est fanée.
Solitude, sollicitude, on ajoute un « l » et déjà on n'est plus seul. Une relation se crée entre soi et autrui ou entre soi et un objet comme avec ce réverbère solitaire, là, sur le mur de la pièce. Il se détache sur des pierres dorées près de ce qui ressemble à un rideau noir. Je lui trouve un air penché et sa lanterne ne diffuse aucune lumière. Est-ce négligence ? Ou est-ce simplement affaire d'heure dans la journée ? En ce cas, est-ce son ombre que je vois ? A-t-il des congénères à côté ?
Mais voilà que je soliloque ! N'y a-t-il donc personne auprès de moi ?

Véronique

Propositions de février

Atelier du mercredi 14 février 2018
Jour de la saint Valentin

Proposition 1 :

Nous avons écrit une lettre qui devait commencer par « j'ai quelque chose de bête et de ridicule à vous dire. » Il fallait au cours du texte caser des mots donnés par les participants…

Cet incipit est en fait le début d'une lettre d'Alfred de Musset pour George Sand. Texte qui se poursuit ainsi : « je vous l'écris sottement, au lieu de vous l'avoir dit, je ne sais pourquoi, en rentrant de cette promenade. J'en serai désolé ce soir. Vous allez me rire au nez, me prendre pour un faiseur de phrases dans tous mes rapports avec vous jusqu'ici. Vous me mettrez à la porte et vous croirez que je mens. Je suis amoureux de vous. »….

Proposition 2 :

Lecture d'un extrait de « Nos vies » de Marie-Hélène Lafon (en annexe). L'ouverture du roman est un portrait. Il y a invention du personnage, Gordana, caissière de supermarché, avec ce glissement quasi immédiat de l'observation à la fiction. Le principe est simple, et parfaitement énoncé : « J'ai l'œil, je n'oublie à peu près rien, ce que j'ai oublié, je l'invente. »

En vous livrant à des activités ordinaires, vous avez croisé des gens, pour la plupart vous les avez oubliés. Mais sans doute y a-t-il au moins une personne qui vous a arrêté, saisi. Faites confiance à votre souvenir involontaire. Peu importe que la raison de votre arrêt — comme on le dit d'un chien à l'arrêt — convoque l'attirance ou le dégoût, le désir ou la haine : c'est l'écriture qui mènera l'enquête.

Tentez le portrait en situation de cette personne. Commencez par ce qui vous a arrêté. Faites-nous ressentir ce que vous avez ressenti. Cherchez ce qui est central. Utilisez-peut-être, comme la regardeuse de Marie-Hélène Lafon le fait, le conditionnel.

Danièle Tournié

« J'AI QUELQUE CHOSE DE BÊTE ET DE RIDICULE A VOUS DIRE »

C'était un 14 février ….

J'ai fait un rêve à notre sujet et j'ai envie de vous l'écrire.

Nous étions tous deux enlacés sur une plage baignée de soleil, quelque part sous les tropiques. Tout simplement vous me souriiez, vos yeux bleus n'étaient que reflet de la mer.

Rien autour de nous ne semblait bouger et soudain, un chien galeux vint vous lécher les pieds. Il hésita un instant, fit demi-tour puis revint sans bruit vous mordre le mollet. Il détala et s'enfuit en direction de la mer tout en observant votre réaction.

Mon sang ne fit qu'un tour. Je vous enveloppais alors d'une immense tendresse car bien souvent vous êtes saisi de peurs et d'angoisses inutiles.

Mon regard se dirigea vers ce mollet d'où un mince filet de sang coulait. J'appuyais légèrement sur la blessure. D'un bond vous vous êtes relevé horrifié en hurlant, le visage remplit de douleur. Vous avez alors empoigné ma tignasse blonde sans vouloir la lâcher.

Je fis un geste en arrière pour me dégager, abasourdie par votre réaction. Oui, à cet instant c'était vraiment du dégout que j'éprouvais pour vous.

Un rêve ? Non un cauchemar puis un réveil en sursaut. Je me suis alors tournée vers toi. Tu m'as prise dans tes bras. Tes câlins ont enfin ramené la sérénité de la nuit.

Catherine C

La lampe

J'ai quelque chose de bête et de ridicule à vous dire :

Cette lampe que vous m'avez offerte, en forme de cylindre blanc ajouré, qui évoque, m'avez-vous dit, du feuillage ! Et bien cela vous fera sourire, rire même, j'espère !!

Mais, de loin, j'ai toujours l'impression, quand elle est éteinte, de voir un rouleau de sopalin !! Et, en même temps la texture me fait penser à de la meringue qu'on aurait envie de mordre !

Bon, mais rassurez-vous, lorsqu'elle est allumée je la trouve très jolie ! Elle a quelque chose d'aérien, de léger !

Et puis ça change de ces lampes montées sur des galets, sur des boules en terre cuite, sur des morceaux de bois tourné, sur des personnages. J'en ai même vu une un jour, avec un pied en forme d'ours debout, avec une tête qui ressemblait plutôt à celle d'un rat avec une tignasse de poils sur le dessus de la tête et cela ne m'avait inspiré que du dégoût ! Beurk !!

Bon, nous nous connaissons suffisamment depuis longtemps, souvent vous me dites que vous aimez que l'on vous dise ce que l'on pense. Et je vous connais comme n'étant pas susceptible. Aussi je me suis permis de vous le dire ainsi, pour rire !

Je sais aussi que vous m'avez fait ce cadeau pour m'exprimer une forme de tendresse car vous avez beaucoup de cœur ! Alors je vous remercie beaucoup et je vous fais de gros bisous tout calinous !!

Jacqueline

Regrets

J'ai quelque chose de bête et de ridicule à vous dire, et cela fait plusieurs jours que j'y pense. Non que je sois timide ou réservée à votre égard, non, c'est plutôt une réserve à moi : si je vous fais cette confidence que je m'apprête à vous livrer, ne vais-je pas du même coup me dévoiler à vous plus que je ne le voudrais ? Pourtant, et j'en souris déjà en y pensant, je veux arriver à vous dire ce qui m'obsède depuis maintenant des jours… je m'en mords les doigts en y repensant, en fait depuis que nous nous sommes rencontrés. Vous souvenez-vous ? C'est très présent dans ma tête, j'y repense avec tendresse souvent, c'était au bout de cette allée forestière, là où souvent les cavaliers arrivent du château comtal. J'étais là, cherchant une issue rapide à ma longue marche. Pour tout dire j'étais perdue. Et vous apparûtes, courant, « le cœur battant » m'avez-vous dit tout de go pour justifier votre arrêt. Vous avez repris votre souffle, votre tignasse de cheveux hirsute m'a fait sourire ! Et j'ai regardé mes chaussures crottées, de quoi vous dégouter pensai-je ! Vous m'avez regardée, nous avons parlé, beaucoup, ce fut agréable. Et maintenant j'y repense et je me dis que ce que je voudrais vous dire est peut-être bête et ridicule, mais je me lance : pourquoi n'avons-nous pas fait un calinou avant de nous quitter, j'en avais tellement envie alors !

Marilou

Saint-Valentin

J'ai quelque chose de bête et de ridicule à vous dire… Je n'ai pas pu aborder le sujet tout à l'heure lors de notre promenade. La peur de vous heurter sans doute alors que vous étiez tout sourire, toute à votre joie de goûter aux prémices du printemps dans les allées fleuries. Pourquoi aurais-je prononcé des paroles blessantes, mordantes même à vos yeux, alors que vous attendiez des mots de tendresse, de ces mots délicats que vous êtes habituée à entendre bien souvent. Mais, rassurez-vous, je ne cherche pas à blesser votre cœur, oh non ! moi qui déjà vous offense par mon aspect débrayé et mon affreuse tignasse, propres à vous inspirer, je le sais, un juste dégoût. Au contraire je voulais simplement vous dire quelques mots doux en cette fête de la Saint-Valentin, accompagnés, si vous le permettez, d'un tendre calinou.

Michel

Le jardin de Valentin

J'ai quelque chose de bête à vous dire mais je n'ose pas pour ne pas vous fâcher.

Je souhaite vous avouer que je suis heureuse de vous le dire par écrit car je n'ose pas vous *parler* face à face. Vous me paraissez triste, peu souriante, pas facile à aborder. Je souhaiterais vous *parler* de votre jardin, vous n'avez pas mis de *menthe* dans un carré, avez-vous peur que la *neige* abîme les feuilles ? Vous avez pensé à votre *valentin* qui aimerait participer au décor de ce jardin. *Sassafras,* votre valentin, serait heureux d'être considéré dans votre passion du jardinage. S'il demande de mettre des *cailloux* dans une allée, pourquoi ne pas accepter pour lui montrer que vous *lovez* comme lui le décor de votre lieu de vie ?

Michèle

Très cher

J'ai quelque chose de bête et ridicule à vous dire, mais avant tout j'aimerais savoir où vous en êtes, car la dernière fois où nous nous sommes vus la situation était plutôt critique et tendue. Je ne voudrais pas me montrer trop frivole en ces temps difficiles, mais je vous rassure : ce n'est pas afin de parler pour parler que je vous écris!

Je voudrais revenir sur notre conversation qui a démarré innocemment sur le pied de menthe, rappelez-vous ! Aujourd'hui la neige m'a mise de bonne humeur, alors je suis prête à revenir sur notre conflit, je ne voulais pas de cette séparation brutale, Valentin ! Je ne remettais pas en cause votre attitude. Mais la situation, vous avouerez, était plutôt compliquée …

Plus je pense à vous, plus j'ai envie de me blottir contre vous, comme mon chat qui se love tout contre moi en ce moment même où je vous écris …. J'espère que Sassafras va mieux, j'ai su qu'elle avait avalé un caillou, les enfants sont toujours surprenants…vous voyez je pense à vous et aux vôtres. Bien, je dois finir car le temps me presse, j'espère que vous ne m'en tiendrez pas rigueur mais la chose bête et ridicule (peut-être à vos yeux) que je désire vous dire est que je vous aime, cher Valentin, je vous aime.

Tendrement.

Nelly

Ode à l'amour

« *J'ai quelque chose de bête et de ridicule à vous dire* » : je vous aime. Cela date du jour où vous avez renversé votre verre de vin rouge sur ma robe blanche. Vous étiez si désolé, avec notre mine de petit garçon en faute, qu'au lieu de vous **mordre**, je vous ai **souri**. Et là, votre cœur a fondu. Quelques temps plus tard, vous m'avez déclaré votre flamme et ce fut le début d'une belle aventure. Aujourd'hui, avec nos 30 ans de mariage durant lesquels la **tendresse** a **souvent** éteint moult incendies, je me sens un peu bête et ridicule de prononcer encore ces mots : je vous aime. Ils viennent néanmoins du **cœur** et je sais que vous les pensez aussi. Peu importe si, quand je caresse votre **tignasse** en public, nous paraissons un peu « con-con », ou « cu-cul ». Ils sont bien bêtes les gens qui se moquent de l'amour et, n'en déplaise à ceux qui éprouvent du **dégoût** à l'idée que votre chef pourrait héberger quelques poux, je persiste et signe : votre **Câlinou**.

Véronique A

Mon dernier espoir

J'ai quelque chose de bête et de ridicule à vous dire et vous l'écrire sera plus facile, moi qui ne fais que bégayer devant votre personne. Ce quelque chose si difficile à vous dire vous fera peut-être sourire, mais de quel sourire s'agira-t-il ? Tendre, moqueur, voilà tout le problème qui me mord d'angoisse. Oui, je sais, mes raisons sont quelque peu désuètes formulées de la sorte mais, comprenez-moi, l'écoute, la gentillesse, l'amabilité, voire un sourire sont nécessaires à mon épanouissement, et c'est pourquoi je me sens si souvent incompris, délaissé et mon cœur souffre de douleur jusqu'à arracher la tignasse de timidité qui me coiffe éternellement. J'ai donc quelque chose à vous dire pour me libérer enfin du dégout que j'ai de votre petite personne trop belle et aguicheuse qui tourne sans cesse autour de moi sans jamais m'écouter, sans jamais me regarder dans les yeux, repoussant éternellement mes avances, moi qui aimerais tant vous câliner pour la Saint-Valentin.

Véronique C

PORTRAIT

Monsieur Georges

Je me souviens de ce monsieur : Monsieur GEORGES, le gérant du Franprix de mon quartier !

Les caissières et les employés du Franprix le hélaient sans cesse, M. Georges par ci, M. Georges par là ! Il accourrait alors, avançant la tête au crâne dégarni sur le dessus, tempes grises, yeux vifs, menton et mâchoires en avant, lèvres retroussées, incisives en avant toujours visibles, de grosses lunettes sur le bout du nez, un rictus sur le bas du visage qui lui donnait un air volontaire !

De sa bouche, sortaient toujours ces mots : « c'est quoi qui y'a ? » prononcés en serrant les dents, de telle sorte qu'ils lui donnaient un air agacé et comique à la fois !

Il courrait sans cesse, ou plutôt il marchait très vite, en traînant les pieds, allant et venant d'un bout à l'autre du magasin, affairé et commentant tout ce qu'il faisait, parlant tout seul !

Chaussé de sandales marron été comme hiver, chaussettes rouges, pantalon bleu de travail trop grand, pull gris de deux tailles en dessous qui lui serrait le poitrail, larges bretelles avec un mickey de chaque côté comme attaches pour tenir son pantalon, il stationnait parfois aux caisses, observant les caissières et dévisageant les clients et surtout les clientes, sa tête dodelinant de bas en haut pour mieux les regarder de la tête aux pieds !! Lorsque les clients et clientes le regardaient alors, interrogatives et amusées à la fois, il avait cette attitude interrogative à son tour, qui semblait dire « Hein, c'est quoi qui y'a ? »

Je l'imaginais là, dans son Franprix qui était sa vie, du matin 8 heures à 20 heures le soir, à épier tout un chacun avec son fameux « c'est quoi qui y a ? ». Et chez lui le soir, avec sa femme, était-ce les premiers mots qu'il lui adressait en arrivant « c'est quoi qui y'a à manger ?? »

En tout cas, c'était un personnage ! Le personnage du Franprix dont chacun, dans le quartier, parlait lorsque le Franprix était évoqué !!!

Jacqueline

Aminata

Ligne de bus 26 – Arrêt Pyrénées - Il fait froid - une femme africaine monte. On devine un bébé installé dans son dos bien à l'abri d'un pagne.

Ce qui me saute aux yeux, c'est ce boubou chatoyant qu'elle porte avec ravissement et ce foulard dans les mêmes tons qui épouse fièrement sa tête haute. D'un pas lent et nonchalant, elle monte s'assoir en face de moi, tout en prenant garde à l'enfant dans son dos.

Je prends un malin plaisir à détailler ce visage ouvert, souriant et lisse, ce corps voluptueux, sensuel, tout en ondulation. Les mains abîmées témoignent de travaux pénibles.

Puis mon regard descend vers ses pieds : elle porte des claquettes argentées laissant voir des talons noirs, recouverts de henné, et des ongles rouges mal vernis.

Son regard est ailleurs, indifférent. Soudain je remarque un porte clé en forme de carte du Mali, accroché à la fermeture de son sac à main. Elle pourrait effectivement venir de là-bas ?

Aminata, la quarantaine aujourd'hui, aurait pu passer une partie de sa vie là, dans un village près de Bamako. Ce pourrait être Kédougou. Joli nom Kédougou !

Aminata aurait passé son enfance sous de larges manguiers aux fruits généreux, dans la concession familiale, choyée par toutes ces femmes. Elle serait allée à l'école du village, plutôt bonne élève puis en grandissant elle fut appelée à d'autres tâches telles la cuisine, les petits frères et sœurs, le travail aux champs. Elle se souvient sans doute du bruit du pilon et des chants entonnés par les femmes, le matin à l'aube, avant le lever du soleil.

Et soudain j'entends, avec elle, les sons mêlés de la cora et du balafon, les voix profondes des griots louant les épopées mandingues puis l'entrée en scène des djembés entrainant alors les femmes dans des danses frénétiques et endiablées malgré la chaleur de ces soirées chaudes et moites.

C'est, sans doute, une de ces nuits-là que Moussa, de retour au village pour les vacances, aurait posé son regard sur ce corps vierge et gracile, en quête d'une nouvelle épouse.

Le mariage aurait été vite arrangé. On aurait égorgé quelques chèvres et moutons et tous les villages alentours seraient accourus. On aurait dansé, insoucieux, jusqu'au bout de la nuit sous un ciel baigné d'étoiles

Puis, un de ces matins poisseux d'hiver, Aminata aurait débarqué, seule, à Roissy Charles De Gaulle 1, le cœur gonflé d'espoir.

Aubaine ou catastrophe, cette union était une question de survie pour la famille lassée par les sécheresses à répétition et le dénuement.

Arrêt Secrétan, la femme noire descend, dans le froid, avec son enfant.

Catherine C

Statue de chair

Depuis plus d'une semaine, chaque fois que je sors de chez moi, il est là sur la place Léon Blum, au coin de la rue de la Roquette. Véritable statue de chair montant la garde dans ce carrefour très passant. « Encore un mendiant ! » pense-t-on d'abord en contournant discrètement cet obstacle repérable de loin. Mais non ! il ne mendie pas. Il est là, tout simplement, les bras ballants le long du corps, le regard vide, fixé au sol, grelottant dans sa veste dont il a remonté le col, les cheveux agités par le vent, des cheveux longs et déjà clairsemés. Quel âge peut-il avoir ? La trentaine peut-être ? Il se tient droit, les épaules à peine arrondies par le froid, le ventre creux sous le bouton fermé de sa veste cintrée. Il est mince et serait presqu'élégant dans son costume bien taillé si ce dernier n'était, comme lui, bien fatigué. La pâleur de son visage émacié fait ressortir une barbe naissante qui lui compose un masque de douleur. La première fois que je passais près de lui, je prêtais à peine attention à cette silhouette grise, présence hélas ! devenue presque banale dans le triste paysage de notre quotidien. Les jours suivants je ralentissais le pas en arrivant à sa hauteur, sensible au muet reproche de sa présence silencieuse, espérant qu'un geste de ma part, un regard, permettrait un premier contact. En vain ! Au fil des jours je constatais que d'autres passants faisaient de même, s'arrêtant pour l'observer de plus près, essayant d'accrocher son regard, de murmurer un mot, de solliciter une réaction. Mais rien ! Sa présence commençait à intriguer et les propos allaient bientôt bon train autour des bacs à légumes du marchand de primeurs tout proche : - Vous l'avez vu ? - Qu'est-ce qu'il veut ? - Il n'est pas méchant, il faudrait l'aider, il a l'air d'avoir froid ! – Il ne comprend pas ce qu'on lui dit - Il doit venir de loin – qu'est-ce qu'on peut faire pour lui ? … Un groupe, ce jour-là, se forma autour de lui, et quelqu'un s'enhardit à l'interpeller sur un ton amical par un « Monsieur ?... Monsieur ?... » à la fois bienveillant et pressant. Sans surprise, l'homme ne répondit pas. Mais le groupe se faisait plus insistant, se rapprochait de lui, pénétrant insensiblement dans la zone de confort que son silence avait su établir autour de lui. « Monsieur ?... Monsieur ? …». Cette intrusion dans son minuscule territoire amena finalement une réaction de sa part. L'homme leva lentement la tête, dévoilant un regard de flamme dans un visage de pierre. Instinctivement, le groupe recula, pris soudain d'un sentiment de crainte : crainte de l'avoir poussé dans ses ultimes retranchements, crainte de n'avoir pas su respecter la seule chose qui reste au bout de la route du désespoir : le droit d'être seul.

Michel

Joséphine la lapine

Elle était à table en face de moi lors d'un dîner d'anniversaire chez Catherine. Je ne pouvais détacher mon regard de sa bouche. Sa mâchoire supérieure exhibait deux énormes incisives, très blanches, d'une longueur si indécente qu'elles imprimaient sous sa lèvre inférieure une blessure quasi à vif. Cette vision m'a perturbée pendant tout le dîner. Joséphine - car tel était le prénom de cette pauvre femme - ne pouvait pas mâcher correctement les aliments, elle se servait donc très peu des plats, mais la situation devenait carrément dramatique avec la boisson. Ses dents cognaient contre le bord du verre et, malgré les conversations autour de moi, je n'entendais que ce bruit, je ne voyais que les filets de vin rouge qui coulaient du coin de ses lèvres jusqu'à son menton ; là, prestement, elle les essuyait avec une serviette en papier tirée de son sac afin de ne pas tacher la serviette blanche en tissu fournie par l'hôtesse.

Il n'y avait que des femmes autour de cette table. J'ai pensé que c'était heureux pour Joséphine. Comment pouvait-on vivre avec une telle infirmité ? Pourquoi n'avait-t-elle pas essayé d'y remédier en s'assurant les services d'un dentiste virtuose ? J'imaginais que Joséphine n'en avait peut-être pas les moyens, ou qu'elle n'avait pas trouvé le bon praticien, ou que, peut-être très croyante, elle n'avait pas voulu contrer les desseins de son créateur qui l'avait dotée de cet handicap pour la forcer à surmonter la méchanceté des humains. Il faut dire qu'aucun convive n'aurait osé aborder le sujet : trop personnel, trop délicat.

Dieu qu'elle avait dû souffrir en pension ! Tout le monde sait que les enfants sont méchants face à la différence. Que de « Joséphine la lapine », de « Jospine », de « lapinou » ou « lapinette » avait-elle dû endurer ? Et aujourd'hui, quel métier pouvait-elle exercer ? Un métier, j'imaginais, sans lien avec le public. Je n'osais lui demander. Je regardais discrètement ses mains dans le but de découvrir si elle exerçait un métier manuel, mais ses mains longues et fines ne laissaient rien deviner de tel. Si l'on exceptait son visage, le reste de son corps était plutôt agréable à regarder et quelques hommes avaient sans doute tenté leur chance auprès d'elle. Mais comment faire pour l'embrasser ? Un baiser, ça n'a évidemment rien à voir avec la bordure d'un verre mais, personnellement, je n'aimerais pas être l'élu.

Quelques années plus tard, j'appris par hasard que Joséphine était entrée au couvent, dans un ordre contemplatif – un de ceux où l'on ne côtoie pas le monde, où l'on ne voit pas l'ombre d'un homme – sauf celui du curé et seulement à l'occasion des messes ou des confessions.

Je me surpris alors à penser à tous ces hommes qui, sans le savoir, avaient échappé à la morsure de Joséphine.

Véronique A

Bonjour !

Je reçois ce bonjour d'un homme devant la porte du magasin, ce qui m'incite à le regarder, lui sourire peut-être… Il me propose de lui acheter un bouquet de jonquilles.

Je me demande s'il a été les cueillir lui-même ?

Ah ! Où est le temps où je prenais plaisir à aller en famille les ramasser en forêt à Villefermoy.

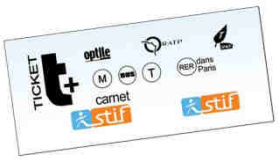
Si je lui donne la pièce va-t-il en garder le bénéfice ? Ou est-il exploité pour être hébergé ?

Il est courageux, ce monsieur, c'est un habitué à quémander à cette porte, cela ne doit pas être facile de faire la manche même avec des fleurs!

Enfin, je lui donne la pièce trouvée au fond de ma poche, cette monnaie lui sera utile, sûrement !

Michèle

Dans le métro



Tous les matins, je prends le métro pour aller travailler.

Je ne suis pas toujours à l'heure, mais quand j'arrive à prendre celui de 8h22 « il » est là ! Toujours assis à la même place, en tête de train sur le strapontin de gauche. Je l'ai remarqué, car j'ai beau prendre le même métro, je n'ai jamais considéré une place comme la mienne mais lui, immanquablement, il est là !

Les premières fois, je l'observais très discrètement ! C'est un bel homme, la cinquantaine, bien fait de sa personne, un maintien un peu militaire, les traits de son visage un peu dur me laissaient à penser qu'il devait être tendre et sensible dans l'intimité. Ses yeux verts et tristes trahissaient une profonde solitude. Son profil grec, ses cheveux gris coupés court, sa façon de s'habiller, son allure m'ont longtemps laissée perplexe quant à sa profession. Je pense aujourd'hui qu'il travaille dans la police. Lorsqu'on arrive à ma station, il commence invariablement à se préparer, il enfile ses gants, ferme son manteau, met son sac et se tient prêt. Je ne pouvais en douter : il était prévoyant, organisé, limite rigide, et cela a enlevé mes doutes sur son travail dans la police. J'en étais là dans mes réflexions quand les choses se sont mises à changer…..

Nelly C

Jane Birkin

Un bouquet jaillissant de rires, tel un énorme hoquet sautant du grave à l'aigu, avait retenti et perça mon oreille d'une douleur joyeuse. Ce rire inoubliable, perdu depuis… depuis trente ans au moins, sonnait le rappel lointain d'une silhouette virevoltante. Car si c'était bien elle, avec tout ce qu'elle s'était promis d'être, d'avoir, de faire… la rencontre allait être formidable. Où se cachait-elle dans ce salon de l'Hôtel de Ville où la Mairesse de Paris fêtait la construction d'un centre culturel international à Auteuil ? C'était mon dernier boulot d'architecte, le plus intéressant, le plus casse-tête avec ses normes très contraignantes d'aménagements spéciaux pour handicapés. Les parcours étaient facilités par des rampes et des jeux de lumière, sans interrompre ni casser les volumes des salles d'expositions, sans gêner la circulation entre valides et invalides. Jef, mon associé, et moi étions très satisfaits du résultat.

J'en avais ma claque de bosser, j'avais planché toute ma vie sur des dizaines d'immeubles où l'esthétique passait à la trappe des promoteurs et des financiers. « Vous n'allez tout de même pas prévoir des toitures terrasses fleuries dans des logements sociaux, cher monsieur ! On n'est pas à Dubaï, on est Porte de la Chapelle ici.» Entre deux, je présentais mes maquettes audacieuses, pyramides de verdure changeant de couleur à chaque saison, aux grands concours européens. Hélas, l'inébranlable bande des Nouvel-Portzamparc-Wilmotte raflait la mise. A la fin, ça lasse, ça casse. Un matin on dit : « adieu verre, acier, béton, pierre et bois ! » Aujourd'hui, Jef et moi recevions nos dernières félicitations sans rougir. Avec sa façade en pierre et végétaux sur tressage de tek et bambou, il était magnifique notre centre culturel international.

Sous les lustres, les discours s'enchainaient. Un ministre, des représentants d'associations internationales culturelles et caritatives récitaient sans passion. C'était long, les ors du salon me donnaient le tournis, la coupe de champagne appelait une autre coupe, l'ennui me donnait faim. Sur le buffet tout était mini, mimi, mi-salé, mi-sucré, mixé, mais rien de solide à bouffer. Jef s'empiffrait de quiches Lorraine lilliputiennes par deux, j'avalais les œufs de caille comme des billes à la mayonnaise et j'envisageais de dîner tous les deux dans un bon restaurant. Nous avions fait le plein de poignées de mains, le plein de compliments, nous pouvions partir et fêter notre bébé. Partir oui, mais l'éclat de rire m'avait déstabilisé. Il résonnait encore en moi, ses ondes m'habitaient, me poussaient à

chercher le souvenir perdu. Parmi cette faune debout, scintillante, endimanchée, coupe à la main, j'allais fureter, tendre l'oreille. Où était celle qui riait en deux tons, un grave, un aigu ? Personne ne pouvait pouffer de rire comme Sheila.

En juillet, chez ma grand-mère à Pornichet, je dessinais sur la plage en attendant mes potes pour aller faire du bateau. A l'époque, en quatrième année d'architecture aux Beaux-Arts à Paris, je me demandais si j'avais vraiment envie de construire des maisons. Les plans en élévation, la résistance des matériaux, les immeubles à angles droits manquaient de courbes, d'humour et de chair. La bande dessinée m'attirait. Sur mes croquis, je me risquais de plus en plus à faire parler mes personnages dans les bulles. Restait plus qu'à convaincre mes parents de changer de direction, et ça c'était pas gagné. Sur la plage, j'avais une place favorite. Vue sur la douche extérieure près du ponton, avec en ligne de mire les filles et les garçons qui venaient après le bain se rincer en se tortillant sous l'eau froide. Une mine d'attitudes assez marrantes.

« J'l'ai pas fait exprès, excusez-moi. » Elle avait ramassé le ballon de volley atterri à mes pieds, si vite que je n'avais pas eu le temps de voir son visage caché derrière un rideau de cheveux blonds, raides et desséchés par le soleil quand elle s'était baissée. Une fillette, une adolescente ? La rapidité de ses gestes, digne d'une chapardeuse de ballon de plage, m'intrigua. Je m'étais approché du terrain de volley pour la dessiner. A vingt mètres du filet, je voyais mieux sa silhouette. Longue, droite, sans épaisseur, une ébauche de buste en deux parties à peine bombées en attendant que les tétons s'affirment. Une taille invisible qui s'emboitait dans les hanches où un habile sculpteur aurait pu creuser d'un burin léger un petit nombril enroulé comme un bernard-l'hermite dans ce ventre plat. De dos, les bretelles de son soutien-gorge glissaient de ses épaules, son slip était pincé dans ses fesses petites comme des pommes rondes. Cette libellule aux grands bras sautait, frôlait le filet, s'envolait dans l'élan et parfois restait en suspension, et ses cheveux la suivaient comme une comète annonciatrice de nouvelles. De profil, de trois-quarts, je l'avais attrapée à coups de crayon nerveux jusqu'à la fin du match. Quand elle était partie en courant à la mer, je l'avais suivie, carnet à la main. Elle s'était enfoncée dans les vagues et était ressortie à deux mètres devant moi. Ses cheveux collés au crane, les yeux rougis, les lèvres prêtes à mordre, elle m'avait lancé : « Eh, j't'ai vu. Qu'est-ce que tu dessines en douce, j'aime pas ça. Tu montres ? » Elle m'avait presque arraché le carnet des mains, l'avait feuilleté, était revenue sur un croquis d'elle sautant au filet. « C'est juste pas fini, tes trucs. T'en fais quoi après, tu les refais sur des tableaux ? Non, ce sont des esquisses pour attraper le mouvement. Ben pourquoi tu prends pas le temps de les finir, t'es pas en vacances ? » Le soleil baissait, elle avait la chair de poule, je l'avais suivie sur la plage jusqu'à ses vêtements roulés en boule dans un trou. Elle avait secoué son pull à manches courtes jaune et son pantalon en toile plus très blanc, et les avait enfilés sur son maillot encore mouillé. Ses longs doigts de pieds dépassaient de ses sandales en plastique rouge.

Sur le sentier qui menait en ville, elle s'était moquée de mon bob qui me donnait une tête d'œuf, de mes espadrilles de vieux, de ma peau de rouquin et en me quittant au carrefour, elle avait fauché ma serviette pendue au cou. « Elle est super ta serviette en drapeau américain, ça va m'faire un dessus de lit. » Le lendemain, après sa partie de volley, elle était venue voir mes dessins et on était remonté jusqu'au carrefour en bavardant. Sheila avait quinze ans. Au lycée c'était bof, bof, avec ses parents, c'était bof, bof, avec ses copines aussi. « Y'a que le volley qui te plait alors ? Tu rigoles, j'ai des tas de trucs en tête. Je veux faire du théâtre, être une comédienne pas vulgaire, distinguée. Distinguée comme qui, Sheila ? Tu verras ça le jour où tu m'inviteras à manger une pêche Melba. » Le troisième jour, elle m'attendait avec une paire de tongs. « Tiens, c'est pour remplacer tes espadroches pourries. Mais d'où elles sortent, Sheila ? De la plage bien sûr, mais près du port. Le mec viendra jamais les chercher jusque-là, t'inquiète pas. » Ce petit larcin à ma pointure l'avait rendue bavarde. « Je suis souvent seule à la maison avec la télé. Des fois, j'ai envie de parler à n'importe qui. Avec toi, c'est pas mal. Je parle aussi avec Sylvianne la coiffeuse, je lui fais ses courses et je garde la monnaie. Des fois, c'est avec mon frère. Il est mécano dans un garage du Croisic, il passe en coup de vent, il reste chez sa copine. Et toi, à 24 ans, t'as pas de copine à Paris ? - Non, pas une en particulier. - T'as raison, moi je me caserai pas tout de suite. Je m'occuperai de ma carrière et après quand je serais connue, je choisirai un beau brun avec une baraque à Cannes, une voiture et une bonne. Pas question de me taper le ménage et la cuisine comme ma mère. Je veux devenir quelqu'un de servi.» Elle m'amusait Sheila avec sa volonté d'arriver. J'enviais sa détermination moi qui n'était pas foutu de dire à mon père que l'architecture m'emmerdait. Un vendredi étouffant de chaleur humide, je lui avais proposé d'aller chez le glacier. « C'est sympa, mais plutôt demain samedi, j'ai une surprise pour toi. » Elle avait éclaté pour la première fois de ce rire si particulier.

Le salon avec ses stalagmites, ses stalactites de stucs dorés, ses plafonds peints retenant des grappes de pendeloques lumineuses, ses murs percés de niches où se lovaient des statues, ses draperies de velours sanguin qui cadraient les fenêtres, la grotte de l'Hôtel de Ville me parut théâtrale, presque effrayante. Je fatiguais, les jambes lourdes, et je rêvais de m'asseoir dans le calme devant un bon steak tatare. Jef m'avait quitté pour rejoindre sa femme au restaurant.

Au buffet, la razzia sur les petits fours était mortelle. Les jolies mains manucurées empoignaient les fines tranches de saumon sans se soucier d'être grasses, les garçons ne fournissaient pas. Je demandai un verre de Bordeaux en attendant la prochaine mise en place. J'inspectai la salle. Reconnaitre la Sheila de Pornichet me parut une folie. Les années avaient dû consciencieusement saboter ses traits, les creuser, strier, ramollir, impitoyable usure de la vie. A moins que l'argent les ait reconstruits et les ait tirés, effacés, comblés, raffermis, impitoyable image fixe. Conclusion, il ne restait que les graves et les aigus de son énorme éclat de rire pour la débusquer. Encore un verre et en route pour la chasse aux sons !

Le soleil tapait encore fort quand je m'étais assis sous l'auvent du glacier. J'avais commencé à croquer mes voisines, qui parlaient de moi en me jetant des regards flatteurs, quand une fille aux cheveux châtains, lunettes noires, grand pull bleu décolleté en pointe, jeans, ballerines, panier en osier pendu à l'épaule, était venue devant moi. « Coucou, c'est moi, Sheila. Tu me reconnais pas ? C'est bon, j'ai réussi mon coup. J'te fais penser à qui ? Regarde-moi mieux » Elle s'était alors mordu l'intérieur des joues et avait fait la moue en me disant avec un accent anglais appuyé : « je suis la nouvelle Birkin, baby.» Son éclat de rire avait fait tourner la tête de tous les gens à la terrasse. « Mais pourquoi cette fille, Sheila ? - Ben c'est la fille à qui je ressemble le plus, pardi ! Et puis une anglaise, c'est chic, et puis je chante comme elle et je peux devenir sa doublure et du coup je vais aller à Paris pour faire un book. » Je l'avais alors regardée autrement. Et c'est vrai, elle ressemblait de loin à Jane Birkin. Même grandeur, même démarche, même corps, seuls ses yeux noirs pétillant de malice et son rire énorme la trahissaient. Sheila n'était pas Jane. « Bon, on se la commande notre pêche Melba. » En sortant du glacier, Sheila avait chaussé des lunettes de soleil Chanel qui lui tombaient sur le nez. « Comment tu les trouves mes Chanel. - Un peu grandes pour ton nez. - Oui, mais quand on ramasse ce qui traine sur les lavabos des toilettes, on fait pas la difficile. - T'aurais pu les rendre, Sheila. - Non, je rends rien.»
Dans les jours suivants, nous avions encore dégusté deux fois des pêches Melba ensemble. Sheila-Jane s'efforçait de glisser de plus en plus de mots anglais dans la conversation. Elle jouait moins au volley. Elle était très occupée. « J'apprends les chansons de Jane, je fais les courses de Sylviane et en plus je fais les shampoings au salon quand y'a un coup de feu et je promène les chiens des clients de l'hôtel Le Rivage. Je te dis pas la monnaie que j'me fais. » Début août, je l'ai laissée à ses nouvelles occupations et suis parti retrouver mes parents à Chamonix.

De la méthode, je me disais que seule la méthode du quadrillage pouvait dénicher la faiseuse de rire parmi ces gens éparpillés sur six-cents mètres carrés. Mais, comme j'étais seul et un peu paumé, ma tactique tombait à l'eau. J'optais pour le zigzag avec passages obligés au buffet. Cacahouètes et vin rouge, fallait bien ça pour soutenir un limier amateur. Au hasard de mes pérégrinations aléatoires, je croisais un collègue râleur, un constructeur jaloux, un bailleur de fond désabusé et une vieille copine enrhumée. Par moment, mes oreilles n'en pouvaient plus d'être dressées. J'avançais parfois comme un chien fou, museau en l'air pour décupler mon sens de la perception. Hélas, le brouhaha continuel, tel un brouillard bruissant, était difficile à crever pour une ouïe ordinaire. Au bout d'un certain temps, l'envie d'aboyer de rage me prit et je gueulais pardon, pardon, pardon, en fendant les gens agglutinés. Rien, que des bribes de conversations, des soupirs, un rot sonore, un éternuement. Enfin ce rire qui m'avait fait frissonné, qui avait ressuscité des étés insouciants, je l'avais bien entendu, il était bien sorti d'une gorge ? Et qu'était devenue la gorge de Sheila, moi qui l'avais dessinée naissante. Ses seins avaient dû gonfler comme de la pâte à choux et se terminer par une pointe dure et brune comme un petit bout grillé délicieux à sucer ?

Deux ans plus tard, j'étais retourné à Pornichet avec ma copine. Je lui avais raconté ma rencontre avec Sheila, et, depuis notre arrivée, nous passions régulièrement devant le terrain de volley en espérant la voir monter au filet. Une fin d'après-midi, avenue de la Plage, je l'avais reconnue en Jane, cheveux châtains pendant sur un grand pull décolleté en pointe, panier en osier. Elle bavardait à la terrasse d'un café en compagnie d'un homme grisonnant en polo noir, col béant sur son buste bronzé. Je lui avais fait un signe de la main en passant. Elle avait couru me rejoindre. « Ça me fait plaisir de te voir, Sheila, que deviens-tu ? - Je suis sur la route de la gloire ! Figure-toi qu'en passant des castings l'année dernière j'ai trouvé un boulot de mannequin. Oh je suis pas dans les défilés, je pose pour les Trois Suisses, rayon dessous féminin, et avec ça je me paye des cours de théâtre et d'anglais. Le type qu'est avec moi bosse dans le cinéma et je l'intéresse avec mon look à la Birkin. Mais le lycée, Sheila ? Ah toi aussi tu raisonnes comme mes parents ! Le lycée, mon vieux, ça se fait aussi par correspondance pour les filles comme moi qu'ont pas les pieds dans le même tong. Tu comprends, faut que je me grouille, faut que je sois quelqu'un avant vingt ans. »

Plus tard, lors de l'enterrement de ma grand-mère, j'ai cherché Sheila, curieux de savoir si, tellement déterminée à réussir, elle était devenue quelqu'un à trente ans passés. J'ai rôdé vers la gare où elle habitait, puis je me suis souvenu du salon de coiffure de Sylviane. Sheila était partie à Paris depuis huit ans.

Derrière les grandes fenêtres, le ciel est devenu noir. Dernière virée à pas glissants sur le parquet, le corps entier aux aguets d'une longue silhouette éclatant d'un rire particulier. Dernier verre sans joie. Les invités quittent le salon, au buffet les garçons remballent la verrerie, les plateaux argentés, grignotent une pistache par-ci par-là, rigolent en balançant les bouteilles en plastique dans un grand sac. Celui qui rate le sac donne 5 euros au pot commun. Je chaloupe d'un mur à l'autre, un baiser au bord des lèvres à ma vieille copine enrhumée, un autre baiser en lui expliquant que son nez bouché n'est en rien la cause de mon refus d'aller dîner chez elle. Maintenant père de famille, je rentrais à la maison avant minuit.

Au vestiaire, une grande femme, cheveux auburn très courts, tailleur-pantalon bleu nuit, le cou serré dans un foulard blanc orné de pampilles en perles nacrées, se colla derrière moi. Son corps pesant s'appuya sur mon dos comme quelqu'un qui perd l'équilibre. Je me retournai, lui touchai l'épaule, elle se redressa lentement en prenant appui sur mon buste. Ses yeux étaient à peine ouverts. Je lui proposai de passer devant moi. « Sorry » murmura-t-elle du bout des lèvres. Elle fit deux pas et buta sur un homme devant moi. Elle se retint à son bras un instant, lui fit une moue souriante et passa devant lui en secouant la tête. Elle était saoule, elle attrapa sa veste sur le comptoir et fila en courant de travers. Je regrettais de l'avoir laissé passer. Le courant d'air glacial du couloir l'aurait dégrisée. Moi aussi, je me serais bien carapaté de ce couloir. Moi aussi, j'avais mon compte, sept, huit verres de rouge, des miettes dans l'estomac et puis j'en avais plein les bottes après deux heures de marathon, pavillons d'oreilles ouverts au maxi, sans avoir

perçu la moindre rigolade. Je raflai mon imper et sortis rue Lobeau. La femme était devant moi, se dirigeant d'un pas assuré vers une voiture garée devant la mienne. Un homme l'attendait. Elle lui confia son sac et prit sa place au volant. Putain de garce. Je m'étais fait rouler par une fausse pocharde qui ne supportait pas d'attendre son vestiaire.

Dans ma voiture, chauffage à fond, je patientai en regardant la garce manœuvrer pour sortir sa Mercedes serrée entre une camionnette et ma Civic. Il était vingt-et-une heures, encore temps de retrouver Jef au restaurant. Je crevais de faim. Dans la boite à gants, je récupérai une barre chocolatée que mon fils avait entamée. Elle était dégueulasse. Le chocolat au lait et les noisettes rancies devaient y être pour quelque chose. La garce avait du mal à sortir du goulet, mais j'étais au chaud, je pouvais penser au bilan de la soirée. Excellent coté professionnel, nul coté émotionnel. J'aurais tellement aimé savoir ce qu'était devenue Sheila. Cette gamine, c'était ma petite sœur de vacances. Celle que mes parents ne voulaient pas avoir…

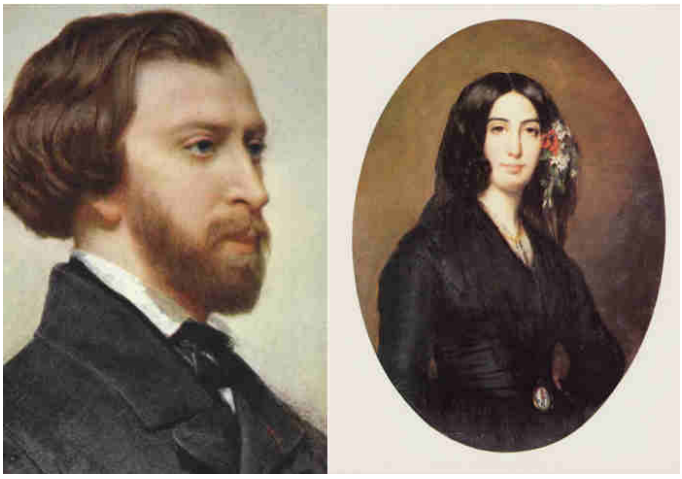
La chaleur devint d'un coup intenable, je desserrai ma cravate, enlevai mon veston. En le posant sur le siège, son poids m'alerta. Je fouillai mes poches intérieures. Plus de portefeuille. Devant moi, la Mercédès s'en allait en silence. Je fermai les yeux.

Je sentais Sheila se coller à moi brutalement, mes yeux s'attardaient sur les pampilles qui ornaient son foulard, je prenais son « sorry » comme une caresse, je laissais sa main s'égarer dans ma veste, puis Jane prenait le relais, butait sur mon voisin, se rattrapait au col de son veston, s'attardait un instant pour se perdre dans une autre poche, et elles partaient en éclatant de rire.

Véronique C

ANNEXES

Lettre d'Alfred de Musset à George Sand (juillet 1833)



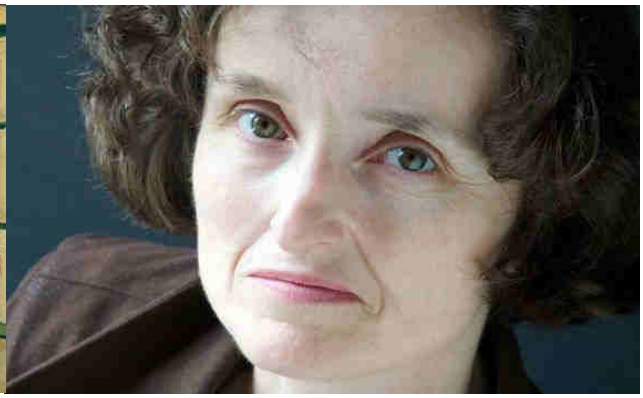
Mon cher George. J'ai quelque chose de bête et de ridicule à vous dire. Je vous l'écris sottement, au lieu de vous l'avoir dit, je ne sais pourquoi, en rentrant de cette promenade. J'en serai désolé ce soir. Vous allez me rire au nez, me prendre pour un faiseur de phrases dans tous mes rapports avec vous jusqu'ici. Vous me mettrez à la porte et vous croirez que je mens. Je suis amoureux de vous. Je le suis depuis le premier jour où j'ai été chez vous. J'ai cru que je m'en guérirais tout simplement en vous voyant à titre d'ami. Il y a beaucoup de choses dans votre caractère qui pouvaient m'en guérir ; j'ai tâché de me le persuader tant que j'ai pu ; mais je paye trop cher les moments que je passe avec vous. J'aime mieux vous le dire et j'ai bien fait, parce que je souffrirai bien moins pour m'en guérir à présent si vous me fermez votre porte.

Cette nuit pendant que [*deux mots illisibles, raturés par George Sand*]… J'avais résolu de vous faire dire que j'étais à la campagne, mais je ne veux pas faire de mystères ni avoir l'air de me brouiller sans sujet. Maintenant, George, vous allez dire : encore un qui va m'ennuyer comme vous dites ; si je ne suis pas tout à fait le premier venu pour vous, dites-moi, comme vous me l'auriez dit hier en me parlant d'un autre, ce qu'il faut que je fasse. Mais je vous en prie, si vous voulez me dire que vous doutez de ce que je vous écris, ne me répondez plutôt pas du tout. Je sais comme vous pensez de moi, et je n'espère rien en vous disant cela. Je ne puis qu'y perdre une amie et les seules heures agréables que j'ai passées depuis un mois. Mais je sais que vous êtes bonne, que vous avez aimé, et je me confie à vous, non pas comme à une maîtresse, mais comme à un camarade franc et loyal.

George, je suis un fou de me priver du plaisir de vous voir pendant le peu de temps que vous avez encore à passer à Paris, avant votre voyage à la campagne, et votre départ pour l'Italie où nous aurions passé de belles nuits, si j'avais la force. Mais la vérité est que je souffre et que la force me manque.

Alfred de Musset

Marie-Hélène Lafon : « *Nos vies* » - Commentaires de Danièle Tournié



L'ouverture du roman est un portrait. On a donc un personnage, Gordana, caissière de supermarché. La narratrice ou « regardeuse » regarde Gordana et, se raconte une histoire : l'histoire de Gordana, sa vie, ses secrets, son avenir même. Nous sommes tous et toutes des cartomanciens de Franprix.

Il y a invention du personnage, avec ce glissement quasi immédiat de l'observation à la fiction : « On devine… Le sourire de Gordana éclaterait comme un pétard de 14 Juillet… On ne la voit pas… On imagine. On reste au bord… » La narratrice échafaude des hypothèses : « On ne sait pas où Gordana fut petite fille. Je suppose à la fin des années quatre-vingt, l'est de l'Est, et les ultimes convulsions de républiques très moribondes (…) On suppute des faubourgs sommaires » (…) Gordana aurait eu quatre ou cinq ans, des nattes maigres nouées de rubans verts, les jambes déjà longues, un air de guingois ».

Le principe est simple, et parfaitement énoncé : « J'ai l'œil, je n'oublie à peu près rien, ce que j'ai oublié, je l'invente. »

Marie-Hélène Lafon : Née à Aurillac dans le Cantal, d'une famille de paysans, en 1962, grandie à la campagne sur les bords de la Santoire, passée par un pensionnat religieux à Saint-Flour, puis étudiante à la Sorbonne, professeur de grammaire agrégé, elle a été récompensée par le Prix Renaudot des lycéens dès son premier roman paru en 2001 et intitulé *Le soir du chien*. Suivent une douzaine de romans, récits et recueils de nouvelles publiés chez Buchet-Chastel

Citations de « Nos vies »

« Cuirassée parce que la vie est difficile. Gordana n'a pas trente ans. Son corps sue l'adversité et la fatigue ancienne. Le monde lui résiste ; rien ne lui fut donné, ni à elle ni à celles et ceux qui l'ont précédée, l'ont fabriquée et jetée là, en caisse quatre, au Franprix du numéro 93 de la rue du Rendez-Vous dans le douzième arrondissement de Paris. Le corps de Gordana, sa voix, son accent, son prénom, son maintien viennent de loin, des frontières refusées, des exils forcés, des saccages de l'histoire qui écrase les vies à grands coups de traités plus ou moins hâtivement ficelés. On ne sait pas où Gordana fut petite fille. »

*****

« Et que dire des seins... Ils abondent. Ils échappent à l'entendement ; ni chastes, ni turgescents ; on ne saurait ni les qualifier, ni les contenir, ni les résumer. Les seins de Gordana ne pardonnent pas,

ils dépassent la mesure, franchissent les limites, ne nous épargnent pas, ne nous épargnent rien, ne ménagent personne, heurtent les sensibilités des spectateurs, sèment la zizanie, n'ont aucun respect ni aucune éducation. Ils vous ôtent toute contenance. (...) C'est une lueur tenace et nacrée qui sourdrait à travers les tissus, émanerait, envers et contre tout, de cette chair inouïe, inimaginable et parfaitement tiède, opalescente et suave, dense et moelleuse. »

*****

« Il y a comme ça des périodes où les plaques tectoniques de nos vies se mettent en mouvement, où les coutures des jours craquent, où l'ordinaire sort de ses gonds ; ensuite le décor se recompose et on continue ; c'est plus ou moins grave, on en parle parfois à la télévision, à la radio, dans les journaux, ou ça ne sort pas du cercle de la famille, des amis et du voisinage ; ça survient, ça arrive, ça entre dans la cage du temps pour n'en plus ressortir … »

*****

« Parfois je m'assois dans les églises pour penser à ma mère ; je lui parlerais presque. Je ne crois en rien, nous sommes seuls et nous ne serons pas secourus, mais j'aime les églises alanguies dans le creux des après-midis. […] Même dans les villes, même à Paris, à l'heure du goûter, la trépidance ordinaire reflue dans le ventre des modestes églises de quartier ; la température y est à peu près constante, la lumière aussi, le temps s'y oublie, on y berce à bas bruit des douleurs irrémédiables, personne ne demande rien à personne, le confessionnal est vide, les araignées s'affairent, ça sent la poussière froide, ça sent gris, c'est assez laid, on ne sera ni dérangé ni bousculé. »

*****

« La retraite, c'est une question de discipline. Il faut faire attention, se lever à heures régulières, ne pas rester en pyjama toute la matinée, sortir pour les courses avec une liste et le caddie puisque, maintenant, on a le temps, mais ne pas laisser les travaux domestiques se dilater et manger la vie. »

*****

« Il y a de la douceur dans les routines qui font passer le temps, les douleurs, et la vie ; les gestes du matin, par exemple, les premiers au sortir du lit, la radio en sourdine la ceinture du peignoir le rond bleu du gaz sous la casserole le capiton usé ses pantoufles les cheveux que l'on démêle avec les doigts, les gestes du matin font entrer dans les jours, ils ordonnent le monde, ils manquent si quelque chose les empêche, on est dérangé , et ils sont plus que tous les autres difficiles à partager. »

*****

« L'homme n'a jamais beaucoup parlé, ni compris ce besoin que les femmes ont, souvent, pas toutes les femmes mais presque toutes, de mettre des paroles sur les moments, sur les choses et sur les gens, entre eux, à leur propos, de dire pourquoi et de dire comment, de justifier et d'expliquer, de raconter, de remonter aux sources, de comprendre, de juger, de condamner, d'absoudre, de pardonner, d'éreinter les phrases et les mots, toujours les mêmes phrases et les mêmes mots. »

*****

« La capacité de recommencement des femmes, et des hommes parfois, me terrasse, et m'émeut. C'est là, c'est donné, il suffit de regarder et d'écouter. Les femmes surtout, certaines, comme elles sont vaillantes, comme elles veulent y croire, et paient de leur personne, de tout leur corps qui fabrique les enfants, et les nourrit ; et elles se penchent, vêtent, nouent les écharpes, ajustent les manteaux, consolent vérifient admonestent caressent, ça ne finit pas. Comme elles sont dévorées et y consentent ou n'y consentent pas ou n'y consentent plus mais peuvent encore, font encore, parce qu'il le faut et que quelque chose en elles résiste, continue. C'est chaque jour et au bout des jours ça fait une vie. »